

## Claude Fauque

# Folies de blanc, folies d'un siècle

Si la dominante du XIX<sup>e</sup> siècle fut le noir, – celui de la révolution industrielle, des fumées d'usines et du vêtement masculin – le blanc suscita un véritable culte, comme en témoigne Balzac en 1844 dans *Splendeurs et misères des courtisanes* :

*Esther questionnait avec mesure ses compagnes sur les choses du monde les plus simples et qui, pour elle, étaient comme les premiers étonnements de la vie pour un enfant. Quand elle sut qu'elle serait habillée de blanc le jour de son baptême et de sa première communion, qu'elle aurait un bandeau de satin blanc, des rubans blancs, des souliers blancs, des gants blancs, qu'elle serait coiffée de nœuds blancs, elle fondit en larmes.*

### Quand le XIX<sup>e</sup> fleuretait avec le blanc

La fin du XVIII<sup>e</sup> siècle avait vu poindre la mode du blanc léger. Sous l'influence des hygiénistes anglais et celle, bucolique, de Rousseau, les fichus de batiste et les « robes-chemises » de Marie-Antoinette, après avoir été tant décriées, sont venus tardivement apporter un air de fraîcheur et de simplicité jusque dans les mœurs de la cour : tout ce blanc va disparaître sous la vague rouge révolutionnaire. Pour mieux jaillir comme d'un puits artésien, en retombées multiformes, en ce début de XIX<sup>e</sup> siècle. Il est alors de bon ton d'affecter la simplicité et de rendre hommage à la liberté dans des tenues à l'Antique, libérant le corps, très en vogue après la révolution. Apparaît alors, triomphant, le blanc venu des Indes en fines mousselines brodées baptisées poétiquement « *eau courante, tissu d'air, brouillard* » : les nouvelles Merveilleuses s'en font des tenues aussi transparentes qu'impudiques !

Dans son ouvrage *Le Tableau de Paris*, Louis Sébastien Mercier, admirateur de la gent féminine, se réjouit :

*Aujourd'hui les femmes emploient fréquemment la couleur blanche ; c'est la plus favorable de toutes. La couleur blanche augmente l'effet des rayons du soleil, la consonance des couleurs ; voilà l'harmonie, une femme en blanc est toujours bien mise ; nos femmes ont l'habillement des vestales de l'Antiquité.*

En 1800, la robe de mariée blanche, jusque là tout à fait exceptionnelle, devient l'usage, s'ornant d'un voile. Ainsi se décrit Laure Permon devenant Madame Junot :

*J'avais une robe en mousseline de l'Inde, brodée au plumetis et en points à jour, comme c'était alors la mode. Cette robe était à queue montante et avec de longues manches, le lé de devant entièrement brodé, ainsi que le tour de corsage et le bout des manches qu'on appelait alors amadis. La fraise était un magnifique point à l'aiguille. Sur ma tête, j'avais un bonnet, en point de Bruxelles, monté par M<sup>lle</sup> Desfaux. Au sommet du bonnet était attachée une petite couronne de fleurs d'oranger, d'où partait un long voile en point d'Angleterre qui tombait à mes pieds et dont je pouvais presque m'envelopper. Cette toilette était celle adoptée pour les jeunes mariées. Duchesse d'Abrantès, Mémoires (écrits de 1831 à 1838).*

Traduit en France dès 1815, *Raison et sentiments* de Jane Austen atteste de ce rayonnement au-delà de nos frontières : « *Marianne s'élança aussi, et avec leur robe blanche, descendant aussi rapidement, elles devaient ressembler, à quelque distance, aux boules de neige qui commencent les avalanches.* »

Oubliés les excès des femmes du Directoire, la mise blanche, prélude à l'exaltation romantique et symbole de fraîcheur et d'innocence, s'impose avec force au beau sexe. Communiantes, jeunes filles en broderie anglaise, premières au bal et mariées : le blanc est codifié. Déjà très symbolique lorsque les Parques le filaient pour tisser des jours heureux, représentatif d'un bonheur paisible et d'une vie claire, il s'auréolera au XIX<sup>e</sup> de tous les fantasmes liés à la douceur de la virginité et de la pudeur féminines. Avec le retour des Bourbons, toutes les héroïnes arborent la couleur liliale de la royauté. L'apparition sur scène de la ballerine Marie Taglioni en tutu blanc vient couronner cet idéal romantique, danseuse que Théophile Gautier dépeint ainsi en 1832 : « *Quand elle entre en scène, c'est toujours la blanche vapeur baignée de mousseline transparente, la vision aérienne et pudique, la volupté divine que vous savez...* ».

### Voici que le linge s'en mêle

Si pour le blanc, il ne s'agissait que de mode, mais les armoires se l'accaparent ! Alain Corbin affirme dans son essai sur le XIX<sup>e</sup> siècle, *Le temps, le désir et l'horreur* :



Dessin de Cécile Doutriaux

« *Jamais la tyrannie du linge ne s'exerça aussi fortement qu'au XIX<sup>e</sup> siècle. Avoir du linge devient une obsession dans des sphères sans cesse élargies. La contemplation, la possession du blanc, la fascination qu'il exerce, grandissent au cours du siècle qui proclame le dogme de Marie Immaculée, également patronne des lingères.* ». L'obsession du trousseau, nouveau trésor cristallisant les rêves et suscitant les convoitises, hante les foyers. Le capital, nerf de la guerre d'un système économique en plein développement, trouve son double dans l'économie domestique avec la thésaurisation du trousseau, qui à côté des bijoux, des terres ou de l'argent, fait partie de la dot de la fiancée, ou demeure le seul bien des filles sans patrimoine. Il sera coutume de l'exposer avant la cérémonie du mariage : « *Je suis partie pour voir le trousseau qui est vraiment magnifique. Il y a surtout des mouchoirs brodés couverts de dentelles qui*

*sont délicieux, des parures en point de Venise, de très jolies robes, des draps garnis de guipure vraiment trop luxueux...* ». (*Journal intime de Caroline B.*, document de 1864). En ce sens d'institution, le trousseau est l'invention du XIX<sup>e</sup> siècle, où la bourgeoisie signe de blanc son triomphe sur la société.

Le lin apporte sa « *probité candide* » au beau linge, et une fraîcheur qu'exalte Victor Hugo. Émile Zola, à son tour, s'en fera le chantre en relatant dans *Au Bonheur des dames* l'invention du « mois du blanc » par Boucicaut : « *Ce qui arrêta les dames, c'était le spectacle prodigieux de la grande exposition de blanc [...]. Rien que du blanc, tous les articles blancs de chaque rayon, une débauche de blanc* ». Lors de son travail préparatoire, Zola avait soigneusement relevé dans ses *Carnets d'enquête* les indications des vitrines et des rayons de linge :

*Toiles. Toiles blanches en lin pur, blanchies sur le pré. Toiles blanches fortes, puis mi-fortes, toiles fines, les écruées, toiles blanches cretonnes à grain plus serré. Grande largeur pour les draps. Draps brodés tout faits, taies d'oreiller, simples, à volants, brodées avec chiffon. Linge d'office, tablier à bavette. Linge de table uni, serviettes, nappes. Linge damassé. Linge brodé, dessin de couleur. Linge à thé, linge de maison.*

La construction du trousseau était une occupation de l'adolescence des jeunes filles ; le chiffage toujours joliment brodé aux initiales du couple venait ensuite récompenser l'heureuse fiancée dont tout le blanc allait changer de maison : les piles de draps, les pyramides de chemises, les colonnes de mouchoirs étaient signe de richesse certes, mais surtout d'affirmation de soi et de sécurité. Marie Rouanet, dans la préface de son ouvrage *La France des lavoirs*, imagine ainsi les secrets des armoires : « *Les piles de draps s'alignaient comme des blocs de neige, frais et carrés. Entre les piles, sous les piles, on installait les secrets et les choses précieuses. Des économies. Des louis d'or dans un bourson. Des bijoux. Des "bons". Des lettres. La mèche des cheveux d'un enfant ou une natte de défunte. Une statuette rapportée de Lourdes, cassable et que l'on ne voulait pas livrer à la poussière et aux maladresses. Derrière les piles de mouchoirs, derrière les services de table, il y avait des actes de propriété, des contrats de mariages...* ». Des inventaires après décès dressés au XIX<sup>e</sup> siècle dénombrent facilement plus de trente paires de draps et dix nappes pour habiller les tables de fêtes familiales chez les ménages aisés de province. Certes, coffres et armoires à linge avaient déjà traversé les siècles et les traditions familiales, mais le XIX<sup>e</sup> siècle initie l'individualisme avec ce culte du linge et son marquage. À la campagne comme à la ville, le trousseau, œuvre des femmes, constitue l'épargne féminine, rapproche la fille de la mère, ordonne la vie sociale : on file, on tisse, on brode, on raccommode, on plie ensemble. Le moment de gloire consistera à le dévoiler à ses amies avant que sonne l'heure des noces, comme en témoigne Laure Permon sous l'Empire :

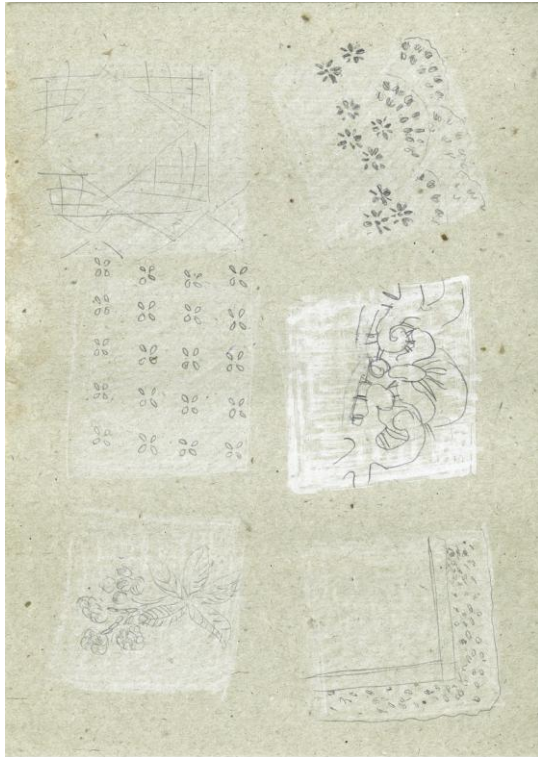
*Mon trousseau, qui, en effet, était magnifique, fut stipulé (au contrat de mariage) pour douze mille francs. D'une immense corbeille, ou plutôt d'une malle en gros de Naples rose brodée en chenille noire, portant mon chiffre et fortement parfumée de peau d'Espagne malgré sa grandeur, était sortie une quantité immense de petits paquets noués avec des faveurs roses ou blanches. Madame Junot, Duchesse d'Abrantès (Mémoires)*

### Poésie de la géographie blanche

On brode du *Binche*, de l'*Ayrshire*, du *Mountmellick* ou de l'*Hedebo* ! Les mots festonnent, dentellent et ourlent aussi les pages blanches, se parant de sonorités exotiques. Le romantisme a toujours aimé s'épancher sur les rivages étrangers :

*Cosette avait sur une jupe de taffetas blanc sa robe de guipure de Binche, un voile de point d'Angleterre, un collier de perles fines, une couronne de fleurs d'oranger : tout cela était blanc et dans cette blancheur, elle rayonnait... Victor Hugo (Les misérables)*

Broder en blanc, c'est jouer de la lumière. Or la lumière, chacun la voit différemment : la France, l'Angleterre, Le Danemark, ne racontent pas les mêmes histoires, même si le



Dessin de Cécile Doutriaux

blanc reste un dénominateur commun. Rome connaissait l'antique *opus plumarium*, un ouvrage oriental arrivé par la Route de la Soie. Ce tissu mêlé de minuscules plumes d'oiseau restera inimitable, sauf par les ateliers des brodeurs français du Moyen-âge qui remplacèrent les effets de plumes par des points de broderie : leur légèreté et leur origine leur valurent ce joli nom de plumetis, que les broderies romantiques du blanc vont redécouvrir : « A huit ou neuf mois, dix mois au plus tard, l'enfant porte robe courte et douillette chaude, ce qui se brode ou se soutache, ou se garnit soit de satin, soit de plume. » (Stéphane Mallarmé, *Costume de petits enfants, La dernière Mode*, 26 décembre 1874). Ce point de plumetis peut devenir dodu, lorsqu'il sertit les arabesques des alphabets ornant les draps et les pièces de trousseaux choisis dans la main ferme de la toile de lin. En France et en Suisse, sous les divers titres de broderies Renaissance, Colbert, ou Richelieu, on enjolive le linge de maison de motifs foisonnants avec force brides, festons et œillets.

La broderie anglaise, n'est-elle pas l'archétype de la broderie blanche ayant connu diverses aventures, toutes reliées entre elles par le développement et l'usage du coton aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles ? Dans un premier temps, celle du *Ayrshire*, nommée aussi « mousseline cousue » ou plus poétiquement « fleurage écossais » (originaire d'un comté d'Écosse), décore de ses motifs floraux tout en jours et volutes des myriades de robes de baptême, bonnets de bébés, jabots et chemises d'hommes, manchettes et jupons féminins. En Irlande aussi l'on profite de l'engouement de la mode pour la broderie blanche, mais, en ce début du XIX<sup>e</sup> siècle, on brode plus par nécessité durant les famines récurrentes que par plaisir. Aux environs de 1825, on commence à *Mountmellick* sur du coton satiné ou brillant qui ornent couvertures et vêtements d'enfants, avec des motifs de fleurs de la passion, baies et feuilles de chêne, brodés en gros fil mat au passé, plumetis et point de poste, les motifs gagnant en relief sur le support chatoyant. L'on poursuit à *Carrickmacross*, en compliquant savamment la technique. Il s'agit de superposer une couche de batiste sur un filet de mailles hexagonales. À petits points avant avec un fil de coton, on coud le contour du motif à travers les deux couches de tissu. Puis on coupe, seulement dans la batiste, certaines parties des motifs pour laisser apparaître le dessous en filet, l'ouvrage étant ensuite agrémenté d'autres motifs à l'aiguille. Ainsi des voiles de mariée, linge de table, cols et manchettes...



Il fallait aussi que le blanc vienne du froid... *Hardanger* ou *Hedebo* ? Le premier est norvégien, le second danois, et ce sont des ouvrages à fils tirés et à points coupés. La broderie norvégienne de *Hardanger* (à l'Ouest) servait originellement à décorer les pièces blanches du costume local, – expression d'une certaine austérité protestante se démarquant des costumes suprêmement colorés des autres régions. Au Danemark, les



Dessin de Cécile Doutriaux

paysannes de la région de *Hedebo*, région privilégiée économiquement à l'ouest de Copenhague, mettaient un point d'honneur à soigner les trousseaux des jeunes filles, connus pour leur richesse et leur beauté. Deux siècles durant, aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, elles montrèrent une invention et un sens artistique peu commun mêlant couture et broderie pour magnifier le blanc. Au cours du temps, on a coutume de classer les broderies *Hedebo* par ordre chronologique, pour en marquer les subtiles évolutions ; leur point commun réside dans les motifs inspirés à l'origine par les ouvrages de la Renaissance, où les figures géométriques et naturalistes étaient symétriquement

disposées. La période la plus brillante entre 1840 et 1855 mêle jours rebrodés de dentelle à l'aiguille avec guirlandes au passé plat. Cette broderie eut tant de succès dans toute l'Europe que peintres et architectes les reproduisirent sur le décor en stuc des plafonds.

Le XIX<sup>e</sup> siècle européen s'entiche aussi de la merveilleuse broderie importée de Calcutta, parfaite en robes légères sur les beautés du Consulat, et venue fleurir les prudes jeunes femmes de l'ère romantique. Le déclin de la broderie européenne surviendra avec la guerre civile américaine, ralentissant le commerce du coton et amenuisant le port de broderies chez les femmes des États du Sud, puis d'ailleurs. Elle gardera le nom commun de broderie anglaise, d'abord mécanisée par les suisses sur les métiers de *Saint Gall* et d'*Appenzel*. Toujours exécutée sur du fin algodon blanc avec du fil de soie ou de coton blanc, elle devient la broderie la plus exportée. Gardant son relief, mais plus simple que les précédentes, ce produit de la révolution industrielle remplace progressivement dans l'usage quotidien la broderie à la main.

Anodin, le blanc ? Complexité faite couleur, se situant dans l'histoire en opposition au noir et au rouge, il fut toujours, au-delà de sa dimension sacramentelle, le complice de la femme : passer des armoires modestes ou cossues, fausse modestie de la richesse, dot des pauvresses, signe des doigts agiles... Parure nuptiale ou « le rien qui l'habille » : messager sibyllin encore de nos jours.

Claude Fauque, consultante culturelle en textile et patrimoine, enseigne notamment à l'Institut Français de la Mode (Paris) et au Centre de la tapisserie (Tournai- Belgique). A travaillé récemment pour la Cité internationale de la mode et de la dentelle à Calais. Elle a publié notamment *La Broderie, splendeurs, mystères et rituels d'un art universel* (Aubanel /La Martinière, 2007), *Costumes de scène* (La Martinière, 2011), *Les mots du textile* (Belin, 2013), *L'industrie des désirs, une histoire culturelle des étoffes* (éditions du Regard/IFM, 2013).